

## Présentation

Alain Sarrabayrouse

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/804>

ISSN : 2260-779X

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 5-9

ISBN : 978-2-84310-086-4

ISSN : 1770-9571

### Référence électronique

Alain Sarrabayrouse, « Présentation », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 5 | 2006, mis en ligne le 15 mars 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cei/804>

---

## PRÉSENTATION

Des années 70 au début des années 2000, l'Italie a traversé bien des vicissitudes : certaines globales, internationales, liées à l'évolution même des données politiques dans le monde, avec en point d'orgue la chute du Mur de Berlin et les conséquences que cette chute a pu avoir sur la redistribution des cartes, y compris à l'intérieur même de la péninsule ; d'autres plus spécifiques, comme la décennie sombre qui va de 1970 à 1980, ou l'émergence, à partir de la fin des années 90, d'une forme de prise du pouvoir des oligarchies capitalistes s'appuyant sur le contrôle de grands moyens médiatiques.

Bref, en l'espace d'une trentaine d'années, le pays a connu de nombreux changements, et s'est trouvé – comme d'autres pays d'Europe, mais en fonction de ses caractéristiques propres – devant la nécessité de plier ses coutumes, ses habitudes, à des nouveautés d'autant plus difficiles à gérer qu'elles étaient en mouvement constant, et entraînent pour une bonne part en contradiction avec les modes d'existence et certains modèles qui avaient eu le temps de se cristalliser depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

En même temps, ces turbulences allaient de pair avec une certaine libération des mœurs, qui se poursuivait après les grands bouleversements sociétaux entamés dans la décennie 1960.

Une question se pose toujours à qui s'intéresse un tant soit peu au roman : celle des liens qui peuvent se tisser entre les traits marquants de l'évolution d'une société et ceux de sa littérature. À la lumière de la présentation fort schématique qui vient d'être faite des étapes de la vie péninsulaire en l'espace d'une trentaine d'années, deux hypothèses peuvent se présenter : ou bien, partant de l'idée que la littérature doit, pour se faire entendre, se régler sur l'évolution de la société, on pense que ces produits de l'édition que sont les romans vont être plutôt sombres, ne pas chercher à voiler les problèmes, pour tenter peut-être de contribuer à les résoudre avec leurs modestes armes, sans chercher en tout cas à s'en détourner par des propos

consolateurs ; ou bien, au contraire, partant de l'idée que la fonction de la littérature est essentiellement de permettre aux lecteurs de s'évader d'un monde au mieux morose, au pire cruel, et en tout cas déstabilisant, on imaginera que les tables des libraires vont se couvrir d'œuvres lénifiantes, tant dans la manière d'appréhender le monde par la fiction que dans la manière dont les personnages vont se mouvoir dans l'encre des pages, ou encore dans la façon dont l'écriture va attirer et retenir les lecteurs.

Bien entendu, le fait littéraire ne saurait se restreindre à ces deux propositions extrêmes. Même aux temps les plus durs de la censure fasciste, au temps où le quotidien devait être décrit sous le jour le plus lumineux possible, une (petite) place restait encore pour des œuvres s'inspirant d'une réalité austère – il suffit de penser à *Tre operai* de Carlo Bernari, ou à *Gente in Aspromonte* de Corrado Alvaro. Et même après la Seconde Guerre mondiale, au temps où, par contrecoup, le roman italien versait généralement dans une description souvent brutale des combats de la Libération et des conditions de vie des plus indigents, on trouvait des auteurs qui, tel Vitaliano Brancati, donnaient le sentiment (illusoire?) de promener leur regard sur des problématiques plus classiques et moins ancrées dans l'actualité immédiate. Cela posé, qu'elle veuille ou non se donner (inconsciemment ou consciemment, peu importe) une visée dénonciatrice ou combative, qu'elle veuille ou non se présenter comme un miroir de la réalité pour mieux permettre aux lecteurs de s'y réfléchir, et d'en tirer (éventuellement) des conclusions sur leur existence, la littérature doit de toute manière attirer et retenir ces lecteurs, réussir à les placer dans un monde atroce ou doux, duquel ils auront – espère-t-on – du mal à sortir. En un mot, quelle que soit la fonction qu'elle se donne – ou qu'elle semble se donner, ou qu'on cherche à lui donner – la littérature narrative est par nature une machine à séduire.

La question de la séduction du lectorat est forcément ambiguë. Ainsi posée, elle sous-entend l'existence d'un lecteur unique, ce qui est évidemment un contresens ventru. Et à supposer même qu'il y ait des tendances générales, de vigoureux courants influençant le goût des lecteurs – courants engendrés par des volontés politiques, ou par les « lois » du marché éditorial – la séduction que produira une œuvre peut également tenir au simple fait de produire une petite voix, sinon discordante, du moins différente, dans le grand chœur de l'industrie du Livre. On aurait sans doute un peu de peine à établir des règles générales dans ce domaine : il suffit pour s'en convaincre de constater les décalages qui existent la plupart du temps entre la critique littéraire et le succès d'un ouvrage.

Paradoxalement, la question de la séduction entre les personnages au sein d'un roman est peut-être plus en prise avec l'actualité, avec la vie d'une société à une époque donnée. Pour que les lecteurs – quels qu'ils soient – s'identifient un tant soit peu aux stratégies développées par des personnages, et sans doute à plus forte raison si ces stratégies diffèrent des leurs, il faut en effet qu'elles correspondent à des schémas connus et, si possible également, actuels.

Les interventions du colloque ont en tout cas montré que cette machine à séduire qu'est la littérature narrative peut fonctionner sur différents registres, et à partir de référents divers. Mais ce qui frappe de prime abord est que rares sont les œuvres analysées qui renvoient à des objets dont la réalité se situe à la *limite du vraisemblable*. Les seules qui appartiennent à ce registre – et parviennent généralement assez bien à nous entraîner dans un monde relativement coupé des réalités que nous pouvons ou avons pu connaître – sont sans aucun doute celles de Dino Buzzati, Alessandro Baricco et, moins évidemment, d'Andrea De Carlo. Yannick Gouchan montre par quels artifices de construction et de style Alessandro Baricco réussit à nous entraîner dans un univers à nul autre pareil. Muriel Badet nous fait entendre, quant à elle, comment Buzzati, par l'intermédiaire de l'art pictural, nous introduit dans un espace de séduction particulièrement irréel – et en même temps particulièrement en syntonie avec les clichés sexuels de son époque. Le cas d'Andrea De Carlo est plus complexe. Partant de l'analyse d'*Uto*, et du rôle, dans le roman, du jeune homme qui porte ce nom, Etienne Boillet et Franco Manai en arrivent à des conclusions divergentes sur cette figure de séducteur – que beaucoup ont rapproché du héros de *Teorema* (souvent pour dire qu'il y avait là un phénomène d'altération du sens de l'œuvre de Pasolini). Quant à Enza Biagini Sabelli, elle compare les modes de séduction par la littérature dans *Se un mattino d'estate un bambino* de Roberto Cotroneo et *Tecniche di seduzione* d'Andrea De Carlo.

D'autres textes et d'autres œuvres peuvent paraître décalés, dans les techniques de séduction qu'ils développent – tant vis-à-vis des lecteurs que dans les attitudes des personnages –, par rapport à la réalité, contemporaine ou non : c'est le cas par exemple des romans historiques et des romans policiers. Tatiana Bisanti montre clairement les liens qui peuvent se tisser entre art et séduction dans *Retablo* de Vincenzo Consolo, et Filippo Fonio nous livre une analyse rigoureuse des systèmes de séduction au sein des romans d'Alessandro Barbero. De leur côté, Hanna Serkowska, avec son article sur le cas Andrea Camilleri et Barbara Meazzi,

avec le panorama qu'elle dresse de la séduction dans le roman policier italien, fournissent des indications précieuses quant aux modalités de séduction propres à ce genre.

Les autres ouvrages étudiés renvoient plus décidément à une réalité passée (sans être pour autant, au sens propre, des romans historiques) ou présente, et aux formes de la séduction/transgression à différentes époques : au début du siècle, en Sicile, avec *Il bastardo di Mautàna*, de Silvana Grasso, étudié par Margherita Marras ; dans les années noires de la déportation et de la Shoah, pour les écrits de Primo Levi explorés par Sophie Nezri-Dufour ; dans les années 1970, pour *La bella di Lodi* d'Alberto Arbasino, roman examiné par Andrea Inglese, ou pour *La controfigura* de Libero Bigiaretti, texte analysé par Alfredo Luzi, ou bien pour « Il seno nudo » d'Italo Calvino, décrypté par Anne Boulé-Basuyau, ou encore pour *L'odore del sangue* de Goffredo Parise, objet de l'étude de Matteo Giancotti. Plus près de nous – puisque le roman a été écrit à la fin des années 80 et publié posthume en 1991 – *La donna leopardo* d'Alberto Moravia, texte qui prend appui sur une certaine réalité africaine, fait l'objet de la lecture attentive de Maryline Maignon.

Les années 80 ont été marquées par la vague post-moderne et parfois par ses provocations. C'est précisément ce versant insolite des chemins du désir et de la tentation qu'observe Stefano Magni dans son étude de l'œuvre d'Aldo Busi. Quant à Sabina Gola et Flaviano Pisanelli, ils partent de romans de Pier Vittorio Tondelli pour étudier respectivement la « séduction postmoderne », et les rapports entre attirance et sentiment d'abandon.

Les années 90 ont vu aussi éclore différents talents d'écrivains s'intéressant à la séduction : Carmen Covito, par exemple, qui se déclare disciple d'Aldo Busi, et dont nous parle Susanne Kleinert ; ou encore la (très) mystérieuse Elena Ferrante, auteur à ce jour de *L'amore molesto* et de *I giorni dell'abbandono*, dont l'œuvre singulière est analysée ici par Martine Bovo-Romoeuf. Chiara Lombardi, quant à elle, nous livre une vision d'ensemble des techniques de la séduction chez quelques jeunes auteurs d'aujourd'hui.

À l'issue de cette brève présentation, je m'aperçois que deux romans analysés pendant le colloque auraient sans doute pu être placés dans la catégorie de la *limite du vraisemblable* évoquée plus haut. Mais à bien y réfléchir, ils sont tout aussi « vraisemblables », ou « invraisemblables », que n'importe quel autre roman. Non, il s'agit plutôt d'œuvres intemporelles,

puisque, dans une vision au demeurant superficielle, ils paraissent résister aux référents actuels ou passés. Il s'agit de *Araceli*, d'Elsa Morante, roman du désir et de la différence, lu par Agnès Morini, et de *Il silenzio*, de Francesco Biamonti, roman de la séduction par et avec le paysage, dont Matteo Meschiari nous livre une solide analyse.

Bien évidemment, ma dernière hésitation quant au classement des œuvres montre assurément que les familles thématiques mises en avant pour tenter de synthétiser les apports du colloque n'ont qu'une valeur anecdotique. Les « invraisemblances » des romans de Baricco ou de De Carlo en disent peut-être plus long sur l'évolution d'une société et de sa littérature, dans le domaine de la séduction, que bien des textes « à vocation réaliste ». Il en va de même pour les romans historiques ou les romans policiers. Réciproquement, des romans volontairement transgressifs, comme ceux de Busi, et dans une certaine mesure ceux de Tondelli, renvoient sans doute plus qu'il n'y paraît, toujours dans le domaine qui nous occupe, à des valeurs littéraires et à des traits comportementaux de toutes les époques. Chacun pourra par conséquent, partant de ces différentes analyses, tirer ses propres conclusions quant à la mise en œuvre de la séduction dans le roman italien de ces trente dernières années. Et repérer ce qui relève de la nouveauté ou de la continuité dans l'espace protéiforme de la séduction littéraire.

Alain Sarrabayrouse

*L'éditeur remercie Margherita Marras, Christophe Mileschi,  
Enzo Neppi et Flaviano Pisanelli  
de leur soutien et de leur aide dans la préparation de ce volume.*